

Un Pape

Autor(en): **Martin, G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 96

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-249084>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

UN PAPE

(Suite et fin).

Dans cette multitude émue et respectueuse, les uns faisaient éclater avec transport leur joie et leur enthousiasme, d'autres se précipitaient à genoux en implorant pieusement la bénédiction que tant d'empressement leur avait fait venir chercher. En manière de dédommagement de n'avoir pu, à cause de la presse, la faire recevoir à leurs enfants, des mères leur faisaient toucher du front sa voiture. Ni les protestations de mécontentement des commissaires, ni leurs défenses et leurs menaces répétées, ne purent en rien ralentir ces touchantes manifestations. Jusqu'à Grenoble, ce fut le même religieux et attendrissant spectacle. Cette extraordinaire affluence n'était rien moins qu'un éclatant triomphe pour Pie VI. Aussi dans l'alarme qu'ils en conçurent, les administrateurs du département de l'Isère donnèrent-ils ordre, sitôt que le Pape aurait pénétré dans la ville avec sa suite, d'en fermer rigoureusement toutes les portes.

Une dame de cette ville, la marquise de Vaux avait demandé et obtenu la faveur de recevoir l'auguste proscrit en son hôtel. Elle y avait donc à cette fin fait splendidement disposer les plus commodes et les plus beaux des appartements. Sur le perron elle l'attendait dans les sentiments d'une profonde piété mêlée du plus vif attendrissement. Au moment où le Saint Père allait franchir le seuil de sa demeure, elle se trouva saisie d'une si violente émotion, qu'elle tomba évanouie. Toutela population de la ville, s'était portée là. Les rues avoisinantes étaient littéralement inondées de ses flots débordants. Le commissaire, sous l'inspiration de ses sentiments de malveillance, afin de dérober à cette

multitude la vue du St. Père, s'était donné le triste soin de faire fermer tous les rideaux de ses appartements. Mais bientôt le désir de le voir se traduisit en cette foule vibrante de colère, en une telle clameur qu'il devenait impossible de ne point déferer à ses vœux. Pour calmer cette effervescence qui n'était point sans de réels dangers, le commissaire, tout en maugréant, ne trouva rien de plus prudent que de faire monter quelques instants le Saint-Père à un balcon. Il y parut en costume de voyage c-a-d. en sinarre blanche et en manteau rouge. Tout aussitôt comme sous le coup d'une baguette magique, chacun de se recueillir, de se découvrir, de se mettre à genoux et de demander avec amour au bon Pape, sa bénédiction tant aimée. Ceux qui au milieu de la foule qui les pressait, n'étaient point parvenus à s'agenouiller, faisaient du moins une profonde inclination de tête. Le commissaire hautain, méprisant chapeau fièrement sur tête, était venu sans façon se placer à ses côtés. Mais s'élevèrent à l'instant des cris de *à bas le chapeau, à bas le commissaire*, si redoublés et si formidables qu'il se sentit bientôt contraint de battre en retraite et de se retirer. Aussitôt retentissaient en heureux contraste, vibrants, à pleine voix, de tous côtés et de toutes les poitrines, les cris mille fois répétés de *vive le St. Père*, qu'entrecoupaient par instants, les applaudissements des uns, les soupirs et les sanglots des autres. Ce spectacle par ce qu'il révélait surtout de foi vivace et d'invincible attachement à la religion catholique, avait vraiment quelque chose de sacré et de profondément saisissant. Pie VI ne passait que rapidement quelques jours à Grenoble. Il y entra le 6 juillet (1799) et déjà arrivait le 10 l'ordre de son transfert à Valence. Au sortir de la ville de Grenoble, il fit arrêter sa voiture près d'une prison que remplissaient des prêtres fidèles, généreux confesseurs de la

foi. A trois reprises, il envoia, les larmes aux yeux, sa bénédiction à ces vénérables et glorieux prisonniers. Sur toute la route qu'il devait suivre, c'était la même innombrable multitude qu'au jour de son arrivée. A Tullins, durant la halte qu'il avait dû y faire, les dames de la ville avaient à grand prix d'argent, obtenu des gardes qui l'entouraient, de pouvoir orner de fleurs, l'intérieur de sa voiture. Le Saint Père les fit enlever, mais aussitôt chacun de se les disputer, de les baiser avec une affectueuse dévotion, et pour les y conserver avec soin, les emporter religieusement chez soi. La foule allait grossissant sans cesse, de telle sorte qu'aux approches de Romans il ne s'y était pas encore vu affluence aussi considérable. D'un bout à l'autre à travers toute cette masse, circulait comme un saint enthousiasme qui faisait explosion à chaque instant par des cris d'allégresse et des tonnerres d'applaudissements. Du vieillard à la jeune fille, du pauvre manouvrier de la ville et de la campagne jusqu'au riche et à l'opulent, chacun sans distinction de rangs, s'était paré de ses plus beaux habits de fête. Une gracieuse troupe de jeunes filles, vêtues de blanc, précédaient la voiture du Saint Père, jonchant le chemin de fleurs jusqu'à la maison même où il descendit. Cette maison des plus agréables et des plus luxueuses, était à un riche bourgeois. Bien qu'il se piquât d'incrédulité, il s'était néanmoins offert avec empressement à recevoir le Pape chez lui, crainte des inconvénients qu'ils y auraient eu, disait-il, à ce qu'il fût logé chez quelque fanatique. Par politesse il se porta à sa rencontre. Il se trouva ainsi témoin des efforts qu'il fallut pour sortir l'auguste malade de sa voiture. Il contempla la douce et inaltérable sérénité de ses traits amaigris, qui laissaient y transparaître une âme appartenant plus au ciel qu'à la terre. La vue d'une telle résignation au sein des souffrances et des épreuves, le toucha et le remua

Feuilleton du Pays du Dimanche 17

L'anneau d'argent

Pleine d'espérance de puis le message d'Arnaudet, la marquise s'abandonnait paresseusement à ses rêveries, laissant sur ses genoux le gros bas de laine brune qu'elle tricota pour sa tante, occupant ainsi ses doigts actifs. Mais bientôt quelqu'un vint troubler sa solitude. C'était Riolleau qui arrivait lentement, l'air heureux de la trouver là, seule et tranquille.

Il vint s'asseoir près d'elle, mais pas trop près, au bord de la muloch de foin odorant, et puis il regarda longuement les quatre bêtes qui paissaient paisiblement, ramassant l'herbe tendre à grands coups de leur large langue rude.

Evidemment, il suivait une idée et cherchait ses paroles avec un visible embarras pour trouver comment entamer le sujet qui l'occupait.

Avec une finesse toute féminine, la marquise pressentit aussitôt l'attaque et se mit en garde.

— Victorine... commença-t-il, très troublé, les paroles s'arrêtant dans son gosier serré par une angoisse secrète.

Mme de Lescure en eut pitié :

— Eh bien, quoi donc, Pierre ? Je devine qu'il y a quelque chose qui te donne du tourment ?

— Oui ! c'est bien ça, dit-il comme soulagé qu'elle l'aidât ainsi à dire ce qui pesait tant sur son cœur. Oui ! je te vois triste depuis des jours, ma Victorine ; c'est depuis le jour où je t'ai dit que le bruit courait dans le Bocage que les Bleus avaient encore battu les Vendéens du général de Lescure.

Elle ne put s'empêcher de tressaillir, une ombre passa sur ses joues pâlissantes.

— Tu vois bien ! ça te fait triste. Voyons, dis-moi la vérité, reprit-il avec une voix pleine de prière, dis-moi : as-tu donc un promis parmi les gars qui se battent pour Dieu et le roi ?

— Non, mon Pierre.

— Bien sûr ? dit-il avec insistance, osant la regarder en face avec une expression anxieuse.

— Je te le jure.

Il parut soulagé d'un grand poids ; sa poitrine se dilata et un rayon de joie jaillit de ses prunelles noires.

— Alors, pourquoi ces choses de la guerre te font-elle triste ? Si tu n'y as personne, rien ne t'en inquiète ?

Personne !... hélas, elle avait son mari, son enfant, ses parents, ses amis, menacés, chaque jour, des pires infortunes !

— Ça me fait tout de même triste, mon pau-